

Un voyage poétique dans la Genève du temps de la Réforme

David Blunier

10.10.2023

Nouvelle édition 13.09.2025

Ce document propose une visite de la vieille ville de Genève, la "Rome Protestante", à travers les textes de quelques-uns des poètes les plus célèbres du siècle de la Réforme : Agrippa d'Aubigné, Jean de Sponde, Clément Marot, Guillaume du Bartas. Le parcours commence au pied du Mur des Réformateurs, remonte vers la Place du Bourg-de-Four, passe par la Terrasse Agrippa d'Aubigné et s'achève devant la Cathédrale Saint-Pierre.

Première étape : le Mur des Réformateurs

Sur ce mur - érigé au début du XXe siècle par (entre autres) Paul Landowski, architecte du Christ du Corcovado¹ -, nous pouvons voir les statues des quatre grands réformateurs, de gauche à droite :

- Guillaume Farel², réformateur de Neuchâtel, de Berne et de Vaud, qui recruta Jean Calvin pour mener à bien la réformation de Genève en 1536 ;
- Jean Calvin, réformateur de Genève, auteur de *L'institution de la religion chrestienne* ;
- Théodore de Bèze, successeur de Calvin et recteur de l'Académie de Théologie de Genève, aujourd'hui le Collège Calvin (gymnase) ;
- John Knox, fondateur de l'Église Presbytérienne d'Écosse.

Les fresques rappellent les différentes influences de la Réforme et du calvinisme en particulier à travers l'Europe. À gauche, on peut voir l'amiral de Coligny auprès d'Henri de Navarre signant l'édit de Nantes ; Guillaume le Taciturne, instigateur de la Réforme pour les Pays-Bas, et Frédéric Guillaume de Brandebourg pour l'Allemagne. À droite, on peut voir Roger Williams, Olivier Cromwell et István Bocskay, réformateurs de la Nouvelle-Angleterre, de l'Angleterre et de la Hongrie, respectivement. À l'extrême-gauche et à l'extrême-droite se font face Martin Luther et Ulrich Zwingli, promoteur du luthéranisme à Zuerich. Mais qui sont ces *protestants*³, et contre quoi protestent-ils ?

Les fondations du protestantisme

Le protestantisme est une branche du Christianisme issue de la Réforme, nom donné au grand schisme qui s'opéra au XVIe siècle en Europe, lorsque Martin Luther et les autres théologiens associés à ce mouvement s'affranchissent de l'église catholique romaine. Les réformés s'opposent à la structure de l'église catholique de leur temps, ainsi qu'à ses principes fondamentaux. Les croyances



1.

Paul Landowski, *Christ le Rédempteur* (1922-1932), Rio de Janeiro, Brésil.



2.

Guillaume Farel (1489-1565).

3. Le terme *protestant* est initialement le nom donné aux six princes du Saint Empire Romain Germanique qui avaient protesté contre la rétrocession des privilèges initialement accordés par l'Empereur Charles Quint à l'occasion de la Diète de Speyer en 1529. En revanche, le terme est peu utilisé au XVIe siècle : les protestants francophones en Suisse et en France préfèrent utiliser le terme *réformé*, et les germanophones le terme *evangelisch* (évangélique).

centrales du protestantisme sont résumées par les cinq *solae* (pluriel féminin de l'adjectif latin *sola*, 'unique'), issues des 95 thèses que le fondateur de la Réforme, Martin Luther, placarda sur les portes de l'église de Wittenberg, en Allemagne :⁴

1. ***Sola scriptura***, 'par l'Écriture seule' : la Bible est la Parole de Dieu, et doit être reçue comme telle par les croyants ; tout ce qui est nécessaire à la compréhension et au développement de la foi du chrétien est contenu dans la Bible. Par conséquent, le Dogme telle que le définit l'église catholique (les enseignements des pères de l'Église et du Magistère) est inutile. Une autre conséquence de ceci est que les protestants encouragent la lecture autonome de la Bible, qui doit être rendue accessible à tous à travers la traduction en langue vernaculaire et à la diffusion de masse : l'invention de l'imprimerie par Gutenberg, en 1450, contribuera à cette diffusion.⁵
2. ***Sola fide***, 'par la Foi seule' : Les protestants croient que la Foi (avec la Grâce de Dieu) est la seule voie du Salut, par opposition aux bonnes œuvres, c'est-à-dire aux actions et comportements du chrétien.
3. ***Sola gratia***, 'par la Grâce seule' : Les protestants croient que la Grâce donnée par Dieu aux hommes est la seule voie du salut. Ainsi, la Grâce de Dieu (et sa conséquence, le salut de l'âme et l'éternité au Paradis) ne peut pas s'obtenir à travers d'autres moyens, comme par exemple la confession ou l'Eucharistie. Chez les catholiques, au contraire, l'observation de ces sacrements est nécessaire au salut. : « Car c'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi. Et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu. Ce n'est point par les oeuvres, afin que personne ne se glorifie. » (Éphésiens 2 : 8-9).⁶

Quand le silence fut revenu, le ministre Duroy se mit à exposer et à résumer avec beaucoup de clarté les quarante articles de la confession de foi calviniste telle que le synode de 1559 l'avait fixée. Il s'exprimait sur le ton de la plus tranquille certitude et il avait le grand art de rendre accessibles au populaire et aux enfants les idées les plus ardues. Même à ce jour, je me souviens de la façon dont il fit comprendre à son auditoire comment les huguenots entendaient la Cène.

- Les prêtres catholiques, dit-il d'une voix grave mais toute vibrante d'indignation, soutiennent qu'il y a présence réelle et charnelle du corps et du sang du Sauveur dans le pain et le vin de la communion. Mais cela ne se peut, et le prétendre, c'est piperie et fausseté. Il faut comprendre que le corps et le sang du Sauveur nourrissent l'âme autant que le pain et le vin nourrissent le corps. L'entendre autrement n'est qu'imposture. Comment Jésus-Christ pourrait-il à la fois être au Ciel et dans la panse de ceux qui communient ? En réalité, le corps de Notre-Seigneur est autant éloigné du pain et du vin que le plus haut ciel est éloigné de la terre. À quoi mon père, levant la main, ajouta :

- Quand Christ dit : « Buvez, ceci est mon sang » et « Mangez, ceci est mon corps », il faut l'entendre comme une parabole, et non pas littéralement, comme le font les papistes. Ceci - blasphème inouï pourtant pour un prêtre romain - fut fort bien accueilli par un auditoire qui n'y entendait pas malice et accepta par lui comme une vérité relevant du simple bon sens.



4. Martin Luther placarde ses thèses sur les portes de la *Schlosskirche* de Wittenberg.



5. La première page de la Bible de Gutenberg.



6. Les protestants refusent de voir dans l'eucharistie, c'est-à-dire la commémoration de la dernière cène de Jésus et de ses apôtres lors de la célébration de la messe, un sacrifice dans lequel Jésus-Christ serait présent réellement dans l'hostie : pour eux, il ne s'agit que d'un symbole.

(Robert Merle, *Fortune de France*, 145.)

4. **Solus christus**, 'Christ seul' : Jésus Christ est le seul et unique médiateur entre Dieu et les hommes : aucune église, aucune institution, aucun homme (même s'il est prêtre ou pasteur) ne peut se substituer à lui, et les croyants ne doivent répondre qu'à Dieu, qui est la seule autorité reconnue. Ainsi, dans le protestantisme, les pasteurs ne représentent pas les intermédiaires de Dieu et de son église, mais sont simplement des personnes chargées d'instruire leurs contemporains de la parole de Dieu ; de la même manière, le Pape n'est pas le représentant de Dieu sur terre et n'a aucune autorité sur les croyants. Les protestants du XVI^e siècle tournent volontiers en dérision l'image du Pape et des catholiques en général, qu'ils appellent très péjorativement les *papistes*.

Ces prêtres [...] sont riches des biens de ce monde et pauvres des biens spirituels. Ils vivent en délices le jour et la nuit. Leur ministère est tout souillé et gâté de leur avarice. Ils ne baptisent pas l'enfant sans argent. Ils ne solennisent pas les noces sans saigner les plus pauvres de quelques sols. Ils ne permettent la sépulture des trépassés qu'on ne leur paye l'ouverture de la terre. Bref, de l'administration des sacrements, les prêtres ont fait magasin et boutique. Pis même : par une grande et horrible simonie, ils font marchandise des pardons et absolutions des péchés ! Ils vendent des indulgences ! En telle et si puante pourriture des mœurs du clergé romain, comment s'étonner s'il détourne à son usage les biens que les princes ou les particuliers lui ont confiés pour l'assistance des pauvres et l'instruction des peuples ? (Robert Merle, *Fortune de France*, 143-144.)

5. **Soli Deo gloria**, 'pour la gloire de Dieu seul' : Les protestants ne vénèrent que Dieu et son fils, Jésus-Christ, à qui ils s'adressent directement lors de la prière. Ils ne vénèrent ni la Vierge Marie, ni les Saints : c'est la raison pour laquelle les images et statues de saints, ainsi que de la Vierge, ont toutes été prosrites des temples protestants.

En revanche, un prodigieux étonnement et une assez forte résistance se firent jour quand Duroy s'en prit au culte de Marie et des saints. Il mena pourtant son attaque avec tact et prudence. — D'après l'Écriture, dit-il, Christ est le seul médiateur entre Dieu et les hommes. Il ne faut donc pas prier la Vierge et les saints pour qu'ils intercèdent auprès du Christ, ni leur rendre un culte quelconque. Nous respectons les saints comme autant de héros de la foi, mais nous refusons de les adorer. De même, nous honorons Marie comme mère du Christ, mais nous refusons de l'adorer. La parole de Dieu en Sa Sainte Écriture est claire et indubitable. Le seul intercesseur auprès de Dieu est le Christ. Quiconque s'écarte de cette règle tombe dans l'idolâtrie. Le culte de Marie et des saints n'est qu'un abus et une fallace de Satan. (Robert Merle, *Fortune de France*, 146.)

Deuxième étape : la Place du Bourg-de-Four

Sur cette place on peut voir d'anciens immeubles qui, dès le XVI^e siècle et l'afflux massif de familles protestantes suite aux persécutions en France, se



Le pacte de Luther avec le diable.
Anonyme, Leipzig, 1535.



Le pape diabolique : une caricature du pape en Satan. Anonyme, 1501.



Le Pape-Âne de Rome (Der Bapstesel zu Rom). Cranach le Jeune, Wittenberg, 1523.



surélèvent pour accueillir les réfugiés. Qui sont-ils ? Pour la plupart, des artisans - drapiers, bijoutiers, teinturiers, tisserands, commerçants, juristes, venus chercher refuge hors de France, où les protestants sont de plus en plus persécutés depuis 1560, date de début de la première des guerres de religion, qui dureront jusqu'en 1598. Un autre afflux massif de protestants surviendra à la fin du siècle suivant, en 1685, date de la révocation de l'Édit de Nantes par Louis XIV.

Troisième étape : la maison d'Agrippa d'Aubigné

Agrippa d'Aubigné⁷, chef de guerre huguenot, fut un des principaux acteurs des grandes guerres de religion qui déchirèrent la France de 1560 à 1598, date de la signature de l'Édit de Nantes par Henri IV, Roi de France et de Navarre. Il est l'auteur d'une œuvre poétique importante, parmi laquelle on peut citer *Les Tragiques*, une fresque épique en vers qui est autant une lamentation tragique peignant la condition des protestants dans la France en guerre au XVI^e siècle qu'un réquisitoire très violent contre les adversaires catholiques d'alors. C'est dans son *Histoire Universelle* que l'on trouve une des descriptions les plus célèbres de la nuit du 24 août 1572, nuit de la Saint-Barthélemy :⁸

Dès le soir, le duc de Guise, principal chef de l'entreprise, appella à soi quelques capitaines françois et Suisses et leur dit : « Voici l'heure que par la volonté du roi il se faut vanger de la race ennemie de Dieu. La beste est dans les toiles, il ne faut pas qu'elle se sauve ; voici l'honneur et le profit à bon marché et le moyen de faire plus sans péril que tant de sang respandu par les nostres n'a peu exécuter ». [...] Au retour des poursuivans le peuple travailloit à tuer ses voisins. Tous ceux qui ont descrit ceste journée, et par dessus tous ce grand sénateur de Thou, n'ont point de honte de dire de leur ville que les capitaines et dixainiers excitoyent leurs bourgeois à une triste et horrible face partout ; si bien que par le bruit, les reniements de ceux qui se rencontroyent au meurtre et à la proye on ne s'entendoit point par les rues ; l'air résonnoit des hurlements des mourants ou de ceux qu'on despouilloit à la mort ; les corps destranchez tomboyent des fenestres ; les portes cochères et autres estoyent bouchées de corps achevez ou languissans ; le milieu des rues de ceux qu'on trainoit non sur le pavé, mais sur le sang qui cherchoit la rivière ; on ne pouvoit nombrer la multitude des morts, hommes, femmes et enfans, quelques uns sortant du ventre des mères. Je n'ai voulu en ces dernières lignes faire office que de traducteur. (Agrippa d'Aubigné, *Histoire Universelle*, tome III, pp. 313-329)



7.

Agrippa d'Aubigné (1552-1630)



8.

François Dubois, *Le Massacre de la Saint-Barthélemy*, Musée Cantonal des Beaux-Arts, Lausanne.

Quatrième étape : la terrasse Agrippa d'Aubigné

Une autre oeuvre importante est *Le printemps*, un recueil de poésies en hommage à sa muse Diane Salviati⁹, nièce du poète angevin Pierre de Ronsard, dont d'Aubigné était éperdument amoureux mais qu'il ne pût épouser en raison de sa foi - elle catholique, lui protestant de l'espèce la plus farouche.

V.

Ronsard, si tu as sçeu par tout le monde espandre
L'amitié, la douceur, les grâces, la fierté,
Les faveurs, les ennuy, l'aise & la cruauté,
Et les chastes amours de toy & ta Cassandre :

Je ne veux à l'envy, pour sa niepce entreprendre
D'en rechanter autant comme tu as chanté,
Mais je veux comparer à beauté la beauté,
Et mes feux à tes feux, & ma cendre à ta cendre.

Je sçay que je ne puis dire si doctement,
Je quitte le sçavoir, je brave l'argument
Qui de l'escript augmente ou affoiblit la grâce.

Je sers l'aube qui naît, toi le soir mutiné,
Lorsque de l'Océan l'adultère obstiné
Jamais ne veut tourner à l'Orient sa face.

XX.

Nous ferons, ma Diane, un jardin fructueux :
J'en seray laboureur, vous dame & gardiennes.
Vous donnerez le champ, je fourniray de peine,
Afin que son honneur soit commun à nous deux.

Les fleurs dont ce parterre esjouira nos yeux
Seront verds florissants, leurs subjects sont la graine,
Mes yeux l'arroseront & seront sa fontaine,
Il aura pour zephirs mes souspirs amoureux ;

Vous y verrez niellés mille beautez escluses,
Soucis, œillets & lys, sans espines les roses,
Encolie & pensée, & pourrez y choisir

Fruits succez de duree, après des fleurs d'attente,
Et puis nous partirons à vostre choix la rente :
A moy toute la peine, & à vous le plaisir.

(Agrippa d'Aubigné, *Hécatombe à Diane*, 1570-1573)

De manière générale, de nombreux auteurs huguenots (nom alors donné en France aux protestants) contribuèrent à la poésie de leur temps : Guillaume du Bartas, Clément Marot et Jean de Sponde, pour ne citer qu'eux. *Les stances de*



9.

Cassandre Salviati (1531-1607) était la tante de Diane Salviati (?1555 - ?) et fut, tout comme sa nièce, la muse d'un autre grand poète de l'époque baroque, Pierre de Ronsard.

la Mort de Jean de Sponde¹⁰ sont un classique du genre, où l'on retrouve un thème cher à la théologie protestante, la méditation sur l'impermanence et la transition de toute chose :

I.

Mortels, qui des mortels avez pris vostre vie,
Vie qui meurt encor dans le tombeau du Corps,
Vous qui r'amoncellez vos tresors, des tresors
De ceux dont par la mort la vie fust ravie :

Vous qui voyant de morts leur mort entresuyvie,
N'avez point de maisons que les maisons des morts,
Et ne sentez pourtant de la mort un remors,
D'où vient qu'au souvenir son souvenir s'oublie ?

Est-ce que votre vie adorant ses douceurs
Deteste des penser de la mort les horreurs,
Et ne puisse envier une contraire envie ?

Mortels, chacun accuse, et j'excuse le tort
Qu'on forge en vostre oubli. Un oubli d'une mort
Vous monstre un souvenir d'une eternelle vie.

II.

Mais si faut-il mourir, & la vie orgueilleuse,
Qui brave de la mort, sentira ses fureurs,
Les Soleils haleront ces journalieres fleurs,
Et le temps crevera ceste ampoule venteuse.

Ce beau flambeau qui lance une flamme fumeuse,
Sur le verd de la cire esteindra ses ardeurs
L'huile de ce Tableau ternira ses couleurs,
Et ses flots se rompront à la rive escumeuse.

J'ai veu ces clairs esclairs passer devant mes yeux,
Et le tonnerre encor qui gronde dans les Cieux,
Ou d'une ou d'autre part esclatera l'orage.

J'ay veu fondre la neige, & ces torrents tarir,
Ces lyons rugissants, je les ay vus sans rage,
Vivez, hommes, vivez, mais si faut-il mourir.

III.

Ha ! que j'en voy bien peu songer à ceste mort,
Et si chacun la cherche aux dangers de la guerre,
Tantost dessus la mer, tantost dessus la terre,
Mais las ! dans son oubli tout le monde s'endort.

De la Mer, on s'attend à ressurgir au Port,
Sur la Terre, aux effrois dont l'ennemy s'atterre :



10.

Jean de Sponde (1557-1595).

Bref, chacun pense à vivre, & ce vaisseau de verre
S'estime estre un rocher bien solide, & bien fort.

Je voy ces vermisseaux bastir dedans leurs plaines
Les monts de leurs desseins, dont les cimes humaines
Semblent presque esgaler leurs cœurs ambitieux.

Geants, où poussez-vous ces beaux amas de poudre ?
Vous les ammoncelez, vous les verrez dissoudre :
Ils montent de la Terre ? Ils tomberont des Cieux.

III.

Pour qui tant de travaux ? pour vous ? de qui l'aleine
Pantelle en la poitrine et traine sa langue ?
Vos desseins sont bien loin du bout de leur vigueur
Et vous estes bien pres du bout de vostre peine.

Je vous accorde encore une emprise certaine,
Qui de soy court du Temps l'incertaine rigueur,
Si perdrez-vous en fin ce fruit, & ce labeur,
Le Mont est foudroyé plus souvent que la plaine.

Ces Sceptres enviez, ces Tresors debattus,
Champ superbe du camp de vos fieres vertus,
Sont de l'avare mort, le debat, & l'envie.

Mais pourquoi ce souci ? mais pourquoi cest effort ?
Sçavez-vous bien que c'est le train de ceste vie ?
La fuite de la Vie, & la course à la Mort.

V.

Helas ! contez vos jours : les jours qui sont passez
Sont desja morts pour vous, ceux qui viennent encore
Mourront tous sur le point de leur naissante Aurore,
Et moitié de la vie est moitié du decez.

Ces desirs orgueilleux pesle mesle entassez,
Ce cœur outreucidé que vostre bras implore,
Cest indomptable bras que vostre cœur adore,
La Mort les met en geine, & leur fait le procez.

Mille flots, mille escueils, font teste à vostre route,
Vous rompez à travers, mais à la fin sans doute,
Vous serez le butin des escueils, & des flots.

Une heure vous attend, un moment vous espie,
Bourreaux desnaturez de vostre propre vie,
Qui vit avec la peine, & meurt sans le repos.

(Jean de Sponde, *Stances de la Mort & Autres sonnets sur le mesme sujet*)

Tout comme les *Sonnets* de Jean de Sponde, la poésie de Guillaume du Bartas¹¹ (1544-1590) est empreinte des thèmes de l'évanescence et de la mort. Son poème biblique *La semaine ou la Création du monde* (1578) possède des accents prophétiques inspirés des livres de l'Ancien Testament, dans un style cher à la prose protestante de son époque :

Un jour de comble en fond les rochers crouleront,
 Les monts plus sourcilleux de peur se dissoudront,
 Le ciel se crèvera, les plus basses campagnes
 Boursoufflées croîtront en superbes montagnes,
 Les fleuves tariront, et si dans quelque étang
 Reste encore quelque flot, ce ne sera que sang,
 La mer deviendra flamme. . . ,
 En son midi plus clair le jour s'épaissira,
 Le ciel d'un fer rouillé sa face voilera,
 Les étoiles cherront ; le désordre, la nuit,
 La frayeur, le trépas, la tempête, le bruit
 Entreront en quartier, et l'ire vengeresse
 Du juge criminel qui jà déjà nous presse
 Ne fera de ce tout qu'un bûcher flamboyant,
 Comme il n'en fit jadis qu'un marais ondoyant.
 ...C'est alors, c'est alors, ô Dieu, que ton fils cher,
 Qui semble être affublé d'une fragile chair,
 Descendra glorieux des voûtes étoilées.
 À ses flancs voleront mille bandes ailées,
 Et son char triomphal, d'éclairs environné,
 Par Amour et Justice en bas sera traîné.
 Ceux qu'un marbre orgueilleux presse dessous sa lame,
 Ceux que l'onde engloutit, ceux que la rouge flamme
 Éparille par l'air, ceux qui n'ont pour tombeaux
 Que les ventres gloutons des loups et des corbeaux,
 Éveillés, reprendront, comme par inventaire,
 Et leurs chairs et leurs os : orront devant la chaire
 Du Dieu qui, souverain, juge en dernier ressort
 L'arrêt définitif de salut, ou de mort.
 L'un t'éprouvera doux, l'autre armé de justice ;
 L'un vivra bienheureux, l'autre en cruel supplice. . .
 (Guillaume de Saluste du Bartas, *Le jugement dernier*)



11. Guillaume du Bartas (1544-1590).

Cinquième étape : la Cathédrale Saint-Pierre

La Cathédrale Saint-Pierre sera le centre de diffusion principal du calvinisme en Europe francophone : Calvin y prêchera parfois jusqu'à cinq fois par semaine (deux sermons le dimanche, et trois en semaine) durant ses années de maturité. Calvin est un fervent défenseur de l'austérité et de l'iconoclastie ; pour lui, le cœur humain est une véritable 'fabrique à idoles', pour reprendre



Jean Calvin (1509-1564).

une formule qu'il aurait lui-même utilisée. De là part la lutte que Calvin mena toute sa vie contre les reliques catholiques et leur adoration. Calvin était également un promoteur de la doctrine de la prédestination, à la suite de penseurs comme Saint Augustin, Saint Thomas d'Aquin ou Luther ; selon cette doctrine, Dieu est seul garant de la salvation des âmes, et par conséquent crée chacune d'entre elles soit dans l'espérance du paradis et du salut, soit vouée à l'enfer et à la damnation éternelles. Ce décret absolu de Dieu, contre lequel l'homme ne peut rien, est selon Calvin lui-même une terrible nécessité : « Je confesse que ce decret nous doit épouvanter ».

C'est également dans l'ouvrage majeur de Calvin, *L'institution de la religion chrestienne*, que l'on trouve la distinction entre l'église visible et l'église invisible, la foi réformée et ses disciples réalisant la seconde, notamment à travers les deux sacrements institutionnalisés par Calvin à Genève, la Cène et le baptême.

Marot et les Psaumes

Pour les protestants, la lecture, l'étude et la méditation des Écritures est essentielle ; cette méditation passe également par la musique et le chant, qui sont censés raffermir la foi du chrétien. L'écriture en vers et la mise en musique des *Psaumes*, par le poète Clément Marot¹², connaîtra un immense succès.

Mon Dieu me paist sous sa puissance haulte,
C'est mon berger, de rien je n'auray faulte.
En tect bien seur, joignant les beaulx herbages,
Coucher me faict, me meine aux clairs rivages,
Traicte ma vie en douceur treshumaine,
Et pour son Nom, par droicts sentiers me meine
Si seurement, que quand au val viendroye
D'ombre de mort, rien de mal ne craindroye,
Car avec moy tu es à chascune heure :
Puis ta houlette, et conduite m'asseure.
Tu enrichys de vivres necessaires
Ma table, aux yeulx de tous mes adversaires.
Tu oings mon chef d'huyles, et senteurs bonnes,
Et jusqu'aux bords pleine tasse me donnes,
Voyre, et feras que ceste faveur tienne,
Tant que vivray compaignie me tienne,
Si que tousjours de faire ay esperance
En la maison du Seigneur demourance.
(Psaume XXIII, traduction en vers de Clément Marot, 1543.)



12.

Clément Marot (1496-1544).

À titre de comparaison, voici ce que donne la traduction du même Psaume XXIII par Louis Segond¹³ dans la Bible protestante de 1910 :

L'Éternel est mon berger : je ne manquerai de rien.

Il me fait reposer dans de verts pâturages, Il me dirige près des eaux paisibles.

Il restaure mon âme, Il me conduit dans les sentiers de la justice, A cause de son nom.

Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, Je ne crains aucun mal, car tu es avec moi : Ta houlette et ton bâton me rassurent.

Tu dresses devant moi une table, En face de mes adversaires ; Tu oins d'huile ma tête, Et ma coupe déborde.

Oui, le bonheur et la grâce m'accompagneront Tous les jours de ma vie, Et j'habiterai dans la maison de l'Éternel Jusqu'à la fin de mes jours.

(Psaume XXIII, traduction de Louis Segond, 1910.)



13.

Louis Segond (1810-1885).